

qui supporte une seule corde de crin attachée à la pointe du cuilleron, tandis que l'autre bout s'enroule, au bout du manche, à une cheville de bois. On fait vibrer la corde au moyen d'un archet primitif fait d'un pinceau de crins tendu par un bâton très recourbé. Les notes sont données par quatre doigts de la main gauche qui viennent tour à tour se poser à plat sur la corde. Il n'y a que quatre notes, toujours les mêmes, quatre notes d'une sorte de mélopée ou de récitatif arabe d'une poignante monotonie. Elle accompagne un chant d'une pareille uniformité mais d'une tessiture un peu plus large, un chant nostalgique qui ressemble à une plainte, avec de brusques appels lancés d'une voix de tête, comme dans la copla andalouse. C'est toujours le chanteur qui s'accompagne sur son instrument.

Ce n'est, somme toute, que la récitation musicale d'un poème, et le poème seul a de l'importance. Il développe presque uniquement l'épopée des rois slaves d'avant la conquête musulmane ou les rapports des héros slaves avec leurs vainqueurs. Cela correspond, chez les Serbo-Croates, à nos chansons de geste. Mais chez ce peuple poète et musicien, les chansons de geste vivent encore aujourd'hui. L'épopée de Marko Kraliévitch est évoquée par des gens du peuple, des ouvriers et des paysans. J'ai rencontré de ces hommes ne sachant ni lire, ni écrire, qui m'ont récité pendant des heures, en s'accompagnant sur la guzla, les poèmes héroïques qui se transmettent oralement depuis des siècles.

On s'explique pourquoi la guzla et les chants de la guzla ont pour les gens d'ici un caractère presque rituel. Ce sont eux qui ont maintenu dans la race le souvenir de son ancienne grandeur. Ce pauvre instrument de bois, taillé par des mains rustiques, est en quelque sorte le symbole de la liberté yougoslave.

Certes, le brave Itchitch, sa guzla appuyée sur le